



Dialogue croisé

Avec Andreas Fröhlich, Thérèse Musitelli et Dany Gerlach

Interview réalisé en février 2021 par Concetta Pagano

Pouvez-vous nous raconter votre rencontre ?

« Mesdames, pouvez-vous m'aider à me souvenir ? Je dirais Thérèse à Lavigny et Dany à Besançon ? » [Andreas F.](#)

« Cela n'est pas simple de répondre succinctement à cette question car ma rencontre avec Andreas s'est faite en plusieurs étapes :

J'ai suivi un cours de perfectionnement en tant qu'enseignante spécialisée en Allemagne. Les détails tels que l'année, le titre et le lieu du cours m'échappent. Lors de ce cours, j'ai vu et entendu Andreas pour la toute première fois. C'était pour moi une vraie découverte, j'ai été immédiatement

passionnée par ce qu'il transmettait et par ce qui émanait de sa personnalité.

Puis, lors de mon activité d'enseignante spécialisée, j'avais une classe de 6 adultes en situation de polyhandicap. Ma formation était axée sur l'enfant en situation de handicap mental mais très peu sur le polyhandicap. J'étais assez démunie face à cette situation et je me suis alors souvenue de Andreas Fröhlich. Ses premiers livres étaient sortis et je les ai achetés, C'était à nouveau une grande découverte pour moi. Ces livres m'ont été d'une grande utilité, je trouvais beaucoup d'idées pratiques pour accompagner ces jeunes.

Bien plus tard, je suis arrivée en Suisse romande où j'ai travaillé à l'Institution de Lavigny dans un service qui accueillait des enfants en situation de polyhandicap. Comme mon diplôme d'enseignante spécialisée n'était pas reconnu dans le canton de Vaud, je travaillais comme éducatrice dans les activités de la vie quotidienne. Je me souviens de Massimo, un jeune garçon italien aveugle et polyhandicapé, que tout le monde appelait Momo. Lors d'une réunion, dans le cadre de son projet d'accompagnement, j'ai évoqué le fait de travailler avec lui selon l'approche de la stimulation basale. Toute l'équipe m'a alors regardée avec des grands yeux en me demandant : « C'est quoi cette approche ? ». La psychologue allemande, Gabi Perrin, avait également déjà entendu parler de cette approche et me soutenait. Par la suite, elle a sollicité notre directeur afin qu'on puisse prendre contact avec Andreas Fröhlich afin de lui demander s'il nous était possible de traduire une partie du livre en français. A l'initiative de notre directeur, nous avons pris contact avec Andreas Fröhlich pour lui rendre visite en Allemagne. Nous étions très heureuses de recevoir une réponse positive de Andreas et nous avons passé une semaine à l'école spécialisée de Landstuhl où il travaillait avec plusieurs classes au sujet d'un projet

pilote avec l'université de Mainz pour vérifier ses idées concernant la stimulation basale. Cette semaine était pour nous deux, Gabi et moi, un événement unique ! C'est à ce moment-là que notre amitié est née !

Grâce à un ami de Gabi qui était traducteur, et à des dons de la banque vaudoise, nous avons réussi à traduire une partie d'un livre de Andreas. Par la suite, nous avons aussi ouvert un atelier pour accueillir les enfants, les adolescents et les adultes en situation de polyhandicap. J'ai reçu le feu vert pour acheter tout le matériel que je voulais, pour installer et gérer cet atelier. Et nous avons invité Andreas pour l'inauguration de cet atelier. Andreas est venu à plusieurs reprises en Suisse romande, sur invitation du Groupe Polyhandicap Suisse Romande ou de l'Université Fribourg, etc....

Lors d'une conférence à l'Université de Fribourg, pendant la pause, Andreas m'a proposé de suivre une formation de formateurs (Multiplikatoren) en Allemagne qu'il était en train de mettre en place en collaboration avec un organisme de formation. C'était encore la suite de notre collaboration.

Quant à ma rencontre avec Dany c'est plus court : Un jour (je n'ai plus l'année en tête), je donnais un cours de stimulation basale de 3 jours (les fondamentaux, comme vous dites en France) à Lausanne. Pendant la première pause, une femme française se présente. Elle s'appelle Dany Gerlach et s'est inscrite à ce cours pour me rencontrer, alors qu'elle connaissait déjà l'approche. Cela a été le début d'une collaboration étroite, géniale et très riche pour moi, car j'ai découvert avec elle la FRANCE et nous sommes devenues très vite des amies ! »

Thérèse M.

« Je connais Thérèse et Dany depuis des décennies. Elles font partie intégrante de ma mémoire. Mais je ne peux plus dire

exactement le moment où je les ai rencontrées pour la première fois. Mais cela n'a pas d'importance, ce sont leurs personnalités qui nourrissent mes souvenirs. » *Andreas.F*

« Alors, avec mes souvenirs : j'ai rencontré Andreas à l'époque où je travaillais essentiellement avec le Cesap à Paris. Les écrits de Andreas ont imprégné ma pratique et mes formations. Je partageais également beaucoup mes réflexions avec Marie-Thérèse Castaing, elle-même formatrice à l'époque. Le CESAP était spécialisé dans le polyhandicap et la Directrice de l'époque, Madame Lascoumes, a souhaité intégrer la formation de stimulation basale dans son catalogue. Elle a pris contact avec Andreas qui proposait une formation de deux jours. Nous avons donc participé à cette formation ouverte aux français. C'était autour des années 1983-1984. Nous étions six ou sept dont Brigitte Baudenne, la spécialiste en Belgique de snoezelen, Jean-Marie Blanc, directeur de AIR (organisme de formation) et un kinésithérapeute dont le nom m'échappe et qui a très vite « disparu ».

J'ai donc rencontré Andreas, à cette époque, et les autres, pour la première fois, Tous assis au sol... Lors de nos présentations respectives, j'ai annoncé que je faisais des formations sur la vie quotidienne. Et j'ai cru (ou imaginé) voir une petite lueur encore plus brillante dans les yeux de Andreas car, il semblait visiblement, complètement d'accord. Nous avons bavardé un peu pendant les pauses. Ensuite, pour des raisons que j'ignore, la formation n'a pas eu lieu. » *Dany G.*

« Cette formation a été très difficile pour moi. Certains participants voulaient simplement obtenir un certificat rapidement afin de pouvoir donner des

formations eux-mêmes mais ils n'étaient pas préoccupés par le concept, en lui-même, c'était « une question d'affaires » pour eux. C'était mon impression. Et je ne voulais pas cela. J'ai alors arrêté la formation. Je n'ai pas pris d'honoraires - et je suis devenu très prudent dans le futur. J'ai de très bons souvenirs de Marie-Thérèse Castaing. C'était une relation très amicale. » *Andreas F.*

« J'ai continué ...en intégrant de plus en plus ce que j'avais retenu des livres et surtout de cette rencontre éclair. À cette époque, j'avais déjà commencé à intégrer la stimulation basale par petites touches, dans les institutions, et à aller sur le terrain (sans permission du Cesap) mais avec celle des institutions. J'ai fait mes premiers pas sur le terrain, à Douai, avec le Docteur Georges-Janet et nous « mélangions » nos compétences en direct.

En 1996, le Cesap me nomme représentante de la France dans le cadre d'EUFORPOLY (Thierry Rofidal faisait également parti de ce groupe). Les centres de formation de chaque pays devaient présenter leur manière de travailler... Les échanges dans ce groupe nous ont incité à aller sur le terrain, ce que les autres pays pratiquaient déjà. A l'issue de ce groupe, j'ai continué à travailler avec AIR et non plus avec le CESAP.

Ensuite, toujours imprégnée de la philosophie de Andreas, je me suis rendue à Lausanne afin de participer à un stage animé par Thérèse Musitelli. Et voilà ...rencontre inoubliable ! Coup de foudre je crois...en mars 1997 à l'INPER. (Thérèse était très interrogative à mon égard, c'est certain...et, petite aventure du matin, je suis arrivée en retard un matin car j'avais reçu un gros paquet de "caca de pigeons" en ouvrant les volets de la chambre. Je sentais très mauvais et pas de shampoing ...que du savon sans séchoir). À la fin de la seconde journée, j'ai proposé à Thérèse de

se retrouver dans un café... (le premier d'une longue liste !). Nous avons bavardé ...et c'est à ce moment-là que je lui ai proposé de me suivre dans mes stages en France afin qu'elle mesure la différence de culture. L'intégration de la stimulation basale était beaucoup plus difficile à cause du "toucher" et de notre culture. À cette époque, j'étais déjà à Hendaye et à San Salvador où j'intervenais sur « la vie quotidienne ». Je lui ai donc proposé, en partageant mon salaire, de me suivre sur ces deux hôpitaux qui représentaient bien la culture médicale de la France à cette époque.

Nous sommes intervenues à l'Hôpital Marin d'Hendaye et San Salvador pendant au moins deux ans. Je continuais les formations "Vie au quotidien" et Thérèse intégrait la stimulation basale en même temps. C'était une époque géniale avec des rigolades, des petites aventures extraordinaires sur tous les plans... Ensuite Thérèse m'a intégré directement dans le groupe des Multis en 1998. Je n'avais aucune connaissance de la langue allemande mais Thérèse a assuré la traduction pendant de nombreuses années lorsque je participais. Andreas était avec nous. J'avoue que ces années sont pour moi d'une richesse immense. Il y avait beaucoup de thèmes de réflexions en direct avec le terrain et nous allions au bout de la réflexion (même s'il est impossible de satisfaire tout le monde). Je me souviens de deux sujets de réflexion en particulier qui sont encore d'actualité : quel lien, quelle différence, quelle complémentarité entre les différentes méthodes et approches comme Montessori, Emmi Pickler, Snoezelen, Makaton... et l'approche basale. Quel lien avec Piaget, Winnicott ..., ainsi que les notions d'inclusion, d'exclusion, de ségrégation. J'ai bénéficié de la meilleure formation avec, en continuité, toujours des échanges directs, des réflexions avec

Thérèse pour avancer, confronter, s'interroger.

En France, la stimulation basale commençait à être connue et des psychomotriciennes faisaient des formations après la lecture du livre « le concept ». Thérèse donnait beaucoup de stages en France. Afin que je puisse à mon tour, donner, de façon officielle, des formations en stimulation basale, Andreas m'a officiellement remis mon certificat en 2000 en présence du groupe des Multis par une merveilleuse journée ensoleillée !

Voilà l'histoire de nos rencontres respectives ...vous connaissez la suite. Nous avons eu l'idée de constituer un groupe ...pour former des certifiés, car nous ne pouvions plus satisfaire les demandes. Là aussi nous avons travaillé sur les premières certifications, les regroupements, le financement, le recrutement, les premières règles... Et vous connaissez une nouvelle fois la suite ...maintenant nous tricotons sous l'œil bienveillant de Andreas ! » *Dany G.*

« Je lis avec intérêt ce dialogue à trois. Je suis très impressionnée Dany, tu te souviens de tellement de moments, des étapes de ta carrière et même de l'année Tu as une bonne mémoire !!! Et je me souviens de la raison pour laquelle Andreas a arrêté cette formation en France, et il a eu tout à fait raison de réagir ainsi. À ce moment-là, il n'y avait pas encore d'association stimulation basale, mais ce qui était important pour Andreas était de former des personnes qui avaient une expérience de terrain auprès de personnes polyhandicapées. C'était la bonne décision ! Dany et moi avons alors été très attentives à cet aspect. Les personnes qui souhaitaient devenir formatrice/formateur devaient avoir une expérience de terrain auprès des personnes en situation de polyhandicap.

Oui, Dany, je me souviens de ta chambre sous les toits de Lausanne et les pigeons ! Et je me souviens avec toujours autant de plaisir de nos séjours à Hendaye. Au début, en effet, on partageait notre salaire. On a dû faire preuve de créativité et d'imagination afin de former cette immense institution qui comptait beaucoup de professionnels. Je me souviens avec grand plaisir des soirées au bord de l'océan, nos baignades avant ou après le travail. Nous prenions nos repas dans un restaurant au bord de la mer. Cela a été aussi de très bons souvenirs. Dany essayait de faire comprendre au patron que sa salle de restaurant n'était pas très basale, par exemple, elle lui disait que ses lampes étaient trop fortes, etc.... on lui a expliqué un peu qu'on travaillait avec une approche liée à la perception, donc, aussi à la perception visuelle. Je pense que Dany s'en souvient certainement ! On pourrait écrire un livre de toutes nos anecdotes ... »

Thérèse.M

**Andreas, ton premier écrit date de 1977 ?
te souviens-tu du sujet de cet écrit ?**

Thérèse et Dany, qu'est-ce qui était important pour vous, à l'époque, dans les écrits de Andreas ?

« 1977, une période très intense, la naissance de mon deuxième enfant, un garçon. Cette année-là, j'avais beaucoup de travail à Landstuhl et j'intervenais aussi en Allemagne. Mon premier livre, en 1977, évoquait les troubles de la perception chez l'enfant infirme moteur cérébral (IMC). Ce livre est toujours édité de nos jours et nous en sommes à la 12^{ème} édition. Le second livre, écrit avec une collègue parlait de « *La Situation des Polyhandicapés* ». C'était une année très productive, j'ai aussi écrit quelques articles.

1977, le terme « Basale Stimulation » est créé, avec la publication d'un programme

(encore) très simple. Les réactions ont été très différentes à ce moment-là : d'une part, la stimulation basale était une approche avec laquelle nous pouvions travailler auprès d'enfants polyhandicapés et d'autre part, c'était « terrible » car cette approche n'était pas de la pédagogie mais de la neurologie... C'était un "défi" que je souhaitais relever à l'encontre des traditions d'action et de pensée de l'époque. Nous étions également fiers que nos idées soient débattues et discutées. Nous étions jeunes. Ces sont mes souvenirs spontanés. » [Andreas F.](#)

« Les premiers écrits de Andreas que j'ai encore aujourd'hui sont colorés de stabilobosse ! Ce sont :

Förderung von chwerstkörperbehinderten Kindern de Andreas Fröhlich, Ernst Begeman et Hartmut Penner. C'est un écrit qui date de 1979, et qui a été réalisé à la suite du projet pilote dans l'école spécialisée à Landstuhl, qui signifie en français : "*Soutien du développement d'enfants en situation de handicap physique grave*" (Förderung = le mot qu'on ne peut pas traduire).

Entwicklungsförderung schwerstbehinderter Kinder de Ursula Haupt, et Andreas Fröhlich qui signifie : "*Soutien du développement d'enfants en situation de polyhandicap grave*", il date de 1982, l'éditeur était "Kultusministerium Rheinland-Pfalz et fait également suite au projet pilote.

Ces deux livres contiennent beaucoup d'éléments pratiques. Dans le second livre, apparaît "l'échelle d'évaluation" qui était nouvelle et unique à l'époque pour les enfants polyhandicapés. Des chapitres très importants sont consacrés au développement, à l'apprentissage, etc... Et même si aujourd'hui, beaucoup de livres ont été écrits sur le développement de l'enfant (en tout cas en allemand), je trouve que les idées développées par Andreas et

Ursula Haupt sont encore complètement d'actualité aujourd'hui. Andreas évoque la difficulté que certains professionnels, y compris les pédagogues, avaient de comprendre le développement car ils étaient trop centrés sur les apprentissages cognitifs. Je pense qu'aujourd'hui encore trop de professionnels (thérapeutes, médecins, enseignants ordinaires) pensent "normes". Selon moi, on devrait repenser tout le système de l'école "ordinaire" d'après les idées d'Andreas et d'Ursula Haupt !!!

Pour moi, ces deux livres ont été révélateurs (une réelle découverte) pour accompagner six jeunes en situation de polyhandicap qui étaient à cette époque dans ma classe, au sein d'une école spécialisée près de Berne. Je peux dire que j'ai pratiquement "copié" la pratique qui était présentée dans ces livres, car tout était nouveau pour moi et même si plus tard, j'ai compris qu'il fallait surtout connaître les principes et les adapter individuellement, je pense que cela avait du sens, malgré tout. J'ai fait beaucoup d'expériences et j'ai intégré de plus en plus cette approche dans ma pratique. Ces deux livres m'ont "sauvée" car j'étais très démunie.

J'ai aussi très vite acheté le livre dont Andreas parle « *Wahrnehmungsstörungen und Wahrnehmungsförderung* » qui signifie « *Des troubles de la perception et le soutien de la perception* ». C'est un livre qui est effectivement toujours d'actualité aujourd'hui par ses nombreuses rééditions et améliorations à chaque nouvelle édition. Le titre n'a jamais été modifié et même si le terme "troubles de la perception" n'est plus tout à fait le bon terme, je peux dire que cela reste un ouvrage collectif très intéressant. J'ai vraiment eu la chance de profiter de toute cette littérature !!! Et même si aujourd'hui je n'utilise plus ces livres, je ne peux pas m'en séparer. Voilà ma réponse spontanée. » [Thérèse M.](#)

« 1977 ... c'est loin mais encore très présent dans mon esprit. Bien qu'étant déjà dans une approche basale dans mon travail et mes formations, sans en avoir réellement conscience, je n'avais aucune connaissance de la littérature proposée par Andreas et ses collègues et je n'avais jamais entendu parler clairement de l'approche. Cependant, en tant que Jardinière d'enfants (diplôme qui n'existe plus mais qui ressemblait beaucoup à orthopédagogue en Belgique), mes cours dispensés aux éducateurs portaient des bases du développement et des sens et bien plus encore. En fonction de mon parcours sur le terrain je pouvais déjà relier la théorie et la pratique en insistant sur le fait que le cognitif était déjà présent et à développer en s'appuyant sur l'observation, les lois du développement et de l'environnement (humain et matériel). Mais, avec mes mots et ceux des précurseurs sur le plan théorique que nous avions comme références en France.

J'ai entendu parler clairement de Andreas seulement au début des années 1980, lors d'un colloque sur le polyhandicap en Bretagne. J'ai découvert avec autant d'intensité la communication non verbale de Wilfried Mall, ses schémas et ses textes qui m'ont beaucoup parlé (et encore à ce jour). J'ai eu accès à ces textes en français, avant ceux de Andreas grâce à Sylvie Bébin qui travaillait à l'époque avec le Cesap. Elle est allée en Suisse pour un colloque sur la communication non verbale et elle est revenue avec ces infos, en disant que la France était beaucoup en retard sur ce plan !

Pour moi, c'est une époque "tremplin"...car je me suis précipitée sur tout ce qui pouvait se trouver et je me suis abonnée au SPC, à Lausanne, qui fournissait une excellente source de documentations. Et puis j'ai aussi rencontré quelques temps après, dans le cadre d'échanges européens, Jean Marc Chauvy, (conseiller socio-éducatif dans le réseau européen d'échanges sur le

polyhandicap), Benoît Lesage, très imprégné de la stimulation basale. Ils étaient "accros" et nous nous sommes bien tous accrochés ! Je crois que Thérèse en a aussi quelques souvenirs assez cocasses car nous nous sommes suivis pendant plusieurs années. Tout a démarré pour moi en 1980 ...Avant je n'avais que « les graines ». *Dany G.*

« Les deux titres que Thérèse a mentionnés étaient les deux premiers rapports officiels du « *Schulversuch* ». Dans ces rapports, étaient mentionnés les dates de notre travail, les bases scientifiques et les résultats pratiques. Mais c'était encore dans une forme « brut », les traductions dans différents pays étaient improvisées. Ces deux titres de 1977 n'ont jamais été traduits, ils étaient indispensables en Allemagne pour prouver notre sérieux scientifique.

C'est important de se souvenir : on n'était pas connu, on n'était pas « célèbres », on n'avait pas de titre académique. On était des "jeunes sauvages".

Pour développer le concept, j'ai dû beaucoup écrire. » *Andreas F.*

Andreas, comment as-tu présenté la stimulation basale à tes débuts aux parents ? Comment les parents ont réagi, ont accueilli l'approche ? Thérèse et Dany, comment avez-vous sensibilisé les parents à l'approche ? comment ont-ils réagi à cette approche qu'ils ne connaissaient pas ?

« Au début, en 1976, ce n'est pas une rencontre avec le concept mais c'est une rencontre entre de jeunes professionnels et des parents un peu plus âgés qui avaient une grande expérience auprès de leur

enfant. Il s'agissait d'une recherche commune :

A quoi réagit l'enfant ?

Qu'est-ce qu'il aime ?

Comment reconnaître cela ?

Qu'est-ce qui ne lui plait pas ?

Nous pouvons offrir quelque chose. Par exemple, le réflexe que nous avons appris dans la stimulation olfactive ; ou une feuille avec des rayures en noir et blanc pour voir ; ou encore un diapason tenu délicatement contre la tête pour donner une information vibro-acoustique.

Les parents voyaient comme nous travaillions, ils voyaient leur enfant réagir – ou ne pas réagir. Et puis, nous réfléchissions à ce que nous pouvions imaginer ensemble comme prochaine étape pour l'enfant. C'est ce sur quoi nous travaillions. C'est comme cela que nous avons fait et c'est comme cela que je referais. » [Andreas F.](#)

« À l'époque où j'ai commencé à travailler avec l'approche vers 1987, je travaillais à l'institution de Lavigny, en Suisse romande, auprès de personnes épileptiques.

Andreas connaissait cette institution. J'accompagnais surtout des personnes adultes et quelques adolescents, je n'avais pas tellement de contact avec les parents - malheureusement. Une majorité des résidents n'étaient plus, eux-mêmes en contact avec leur famille, placés dès leur plus jeune âge en institution. A l'époque, avoir un enfant polyhandicapé et épileptique était « tabou », je connaissais beaucoup de résidents qui n'avaient jamais une visite de leurs parents ou de leur famille. Et l'institution ne faisait rien pour renouer avec les familles !

Les seuls contacts que j'avais avec certains parents étaient lorsqu'ils rendaient visite à

leur enfant et souvent ces contacts étaient très positifs. Au début, je travaillais dans le quotidien. Puis, après la visite de Andreas, on a créé un "atelier" où l'on invitait les parents à venir nous rendre visite pendant les activités d'atelier. Ils étaient très contents de voir comment nous travaillions. Cependant, leur enfant n'était jamais chez eux à la maison. Donc, la transmission de l'approche pour les parents à cette époque n'existait pas.

Ensuite, j'ai eu très rarement des contacts avec les parents. Je me sentais toujours "un peu gênée" face aux parents qui pour moi étaient les mieux placés pour connaître leur enfant. Lorsqu'on proposait des petites expériences sur soi, des gestes qui pouvaient être appliqués dans le quotidien, comme mettre une veste de manière "basale" ou proposer "un nid" pour dormir, les parents disaient que ces gestes étaient très importants pour eux, car ils ne pouvaient pas savoir si on ne leur montrait pas. Je me souviens d'une mère qui participait à un cours de base avec des professionnels. Et c'était très intéressant, car elle nous parlait de "son" expérience avec son enfant et elle était très intéressée par l'approche. C'était une femme très ouverte, elle avait déjà toutes les compétences pour accompagner son enfant, âgé de 5 ans, de manière basale. Elle a été très touchée lorsque j'ai évoqué ce qu'Andreas avait écrit dans son livre au sujet des parents. Il évoquait la grande souffrance que peut ressentir un parent en apprenant le handicap de son enfant, leur espoir qui s'envole à l'annonce du handicap, souvent mal faite par les médecins. Il évoquait que leur réactions étaient légitimes lorsqu'ils ne pouvaient pas sourire à leur enfant qui pleurait beaucoup, qui grimaçait, qui avait du mal à se nourrir, à déglutir...- c'était pour "déculpabiliser" les parents et pour dire ce que l'approche pouvait aussi apporter aux professionnels qui « compensaient » ce

dont l'enfant avait besoin, comme par exemple en initiant un "dialogue face à face" avec l'enfant polyhandicapé (et naturellement sans vouloir remplacer ou se mettre à la place des parents) - Cette femme a pleuré et nous a dit: « *si j'avais su cela lorsque mon enfant était bébé cela m'aurait énormément aidée et soulagée ma mauvaise conscience.* »

Une autre expérience intéressante qui a eu lieu en Alsace en collaboration avec Blandine Bruyet. On avait proposé une petite introduction de l'approche aux familles qui étaient disponibles le vendredi soir et le lendemain, on avait proposé plusieurs animations en petits groupes pour les familles avec leur enfant. Cela avait été une expérience enrichissante pour tout le monde. Voilà les aspects les plus importants dont je me souviens. »
Thérèse M.

« Merci, chère Thérèse. J'ai beaucoup de souvenirs en lien avec ton atelier à Lavigny. Pour moi, le mot ATELIER était très attractif parce que, dans la langue allemande, un atelier est toujours un atelier artisanal ou un atelier d'art. Alors cela a une résonance particulière dans mes oreilles. Tu décris bien la situation des grandes institutions qui accompagnaient les personnes handicapées à cette période, et c'était dix ans après notre début à Ramstein/Landstuhl. » *Andreas F.*

« Les parents ! En 1985, j'intervenais depuis trois ans dans une institution pour personnes polyhandicapées. Au cours de la troisième année, des parents ont sollicité le directeur de l'institution pour organiser une petite conférence de trois heures le soir afin de les informer de ce que nous avions mis en place dans l'institution. Puis, chaque année, j'animais bénévolement une conférence pour les parents ; les

professionnels étaient également présents. Cela m'a permis de prendre conscience de la richesse de ces échanges et de ces partages et aussi de découvrir les parents autrement. La stimulation basale était déjà présente dans son ensemble, selon mon habitude et centrée sur le quotidien. Par la suite, les équipes et les parents ont changé un peu leur manière de travailler en étant vraiment complémentaires.

Ensuite, à l'Hôpital San Salvador, j'ai eu la même demande sur un pavillon accueillant des personnes autistes. Il y avait un fort "pouvoir" des éducateurs spécialisés (pédagogie scolaire...) et un déni des équipes de soins. Trois familles très présentes ont souhaité que je les informe de ce que j'amenais concernant leurs adolescents, particulièrement "agités". J'ai donc animé deux petits ateliers le soir avec eux mais aussi avec quelques soignants. La suite a été très positive. Au cours de ces années, j'ai eu des demandes similaires dans plusieurs institutions (Perce-Neige...). Ces temps avec les parents sont devenus au fil des temps réguliers de rencontres après les journées de formation des professionnels.

À San Salvador, en 1998, j'ai rencontré Madame "U". Sa fille, porteuse du syndrome de Rett, y était en convalescence. Mme "U" est devenue ensuite Présidente de l'Association "Syndrome de Rett" en 1999. Elle a souhaité créer une équipe de professionnels pour accompagner les familles. Elle m'a alors contactée directement j'ai accepté pour animer des stages autour du quotidien et de la stimulation basale. Très vite les parents ont souhaité des stages, le groupe s'est donc agrandi pour devenir le CPME : Conseil médical, paramédical et éducatif. J'ai donc animé des stages pour les parents pendant plus de 20 ans et je suis allée à plusieurs reprises vivre avec eux le temps d'un week-end pour des demandes plus ciblées.

Toujours dans ces temps, j'ai fait un stage dans une institution "Sesame autisme" qui a aussi débouché sur une demande des parents le soir de mes interventions pendant trois ans. Puis, pendant plus de dix ans, deux autres institutions de la même association ont souhaité que j'intervienne auprès des parents lors de mes passages afin de les sensibiliser. J'ai été soutenue par la psychologue, les chefs de service et les directeurs pour avancer ensemble au fur et à mesure que leur enfant grandissait... (c'était fort intéressant de suivre des parents qui découvraient l'adolescence avec tout ce que cela comporte à tous les niveaux). Cette offre était proposée par l'institution en journée, donc comprise dans ma mission.

Et, le mot « globalité », fil conducteur, a permis petit à petit d'intervenir auprès des chauffeurs de taxis puisqu'ils étaient le lien entre la maison et l'institution. Là aussi, c'était une expérience très riche, émouvante et surtout positive en termes de résultats. La direction était plus que porteuse aussi (encore à l'heure actuelle). Voilà, difficile de répondre à cette question tellement elle a été plus que « vitale » pour moi. Elle m'a permis de saisir très concrètement ce "quotidien à vivre" (encore à ce jour), ce que peuvent vivre ces personnes vulnérables tous les jours pour certains, ou bien simplement le temps d'un week-end pour d'autres, mais aussi les parents, la fratrie et les grands parents ... » [Dany G.](#)

[Si vous deviez donner un \(ou plusieurs\) conseils à un professionnel pour devenir un "bon praticien" de l'approche, que lui diriez-vous ?](#)



« En général personne ne me pose plus jamais de questions à ce sujet... On me laisse tranquille sur « mon piédestal ». Personne n'a osé me poser une telle question depuis longtemps.

Et si quelqu'un me le demandait ?

Il y aurait une longue conversation sur les motivations, les expériences, les objectifs, les attentes ... » [Andreas F.](#)

« Cette question n'est effectivement pas du tout facile et il m'est probablement impossible d'y répondre. Je n'aime pas l'idée de "donner un conseil ou des conseils". Cela dépend de la profession de la personne, si elle a déjà suivi un cours en stimulation basale ou pas du tout... Beaucoup de facteurs sont à prendre en compte si je "dois" donner un conseil. Mais, selon moi, « donner des conseils » ne va pas avec cette approche. J'ai listé une fois ce dont nous avons besoin pour « utiliser » cette approche. Dans l'idéal, cela donne une longue liste de compétences, de savoirs, de savoir-faire et savoir-être. Spontanément il me vient quelque chose que j'aimerais vous raconter, même si cela n'apporte pas de réponse. En me promenant le long de l'Aare par un temps magnifique avec Christoph Siegfried, qui est pédagogue et formateur en Suisse, nous avons échangé sur nos expériences en pique-niquant au bord de l'eau. Il évoquait les différents stagiaires qu'il avait accueilli dans sa classe, auprès d'enfants avec de grosses difficultés d'apprentissage et de comportement. Il avait constaté que les compétences et les capacités à s'adapter auprès de ces enfants variaient d'une stagiaire à l'autre. Certaines s'adaptaient très rapidement au bout d'une petite semaine et d'autres, malgré les explications et la patience de Christoph, ne réussissaient pas à adopter une posture adaptée et des capacités à

aider ces enfants. On s'est alors demandé pourquoi une telle différence parfois entre deux stagiaires ? On en a conclu que certaines personnes, sans connaître vraiment les aspects théoriques ou les fondements de l'approche avaient la capacité, malgré tout, d'être dans une approche basale, alors que d'autres, même avec des connaissances théoriques approfondies, réussiraient difficilement à être dans l'approche... *Thérèse M.*

« Effectivement, je pense qu'il est impossible de donner des conseils. J'ai observé chez certains professionnels des rencontres formidables avec des personnes polyhandicapées et perdre complètement leurs moyens auprès de personnes âgées, IMC ou avec des troubles du comportement. D'autres, quel que soit la nature du handicap, ont un toucher de grande qualité dès le premier contact. Ces professionnels sont, selon moi, capables de rencontrer et de communiquer sans peur. Lors d'un stage en psychiatrie à Lannemezan, j'avais 19 ans et j'avais la responsabilité d'un groupe d'enfants, âgés de 8 à 12 ans, avec des handicaps variés. Lors d'une sortie dans un parc d'attractions avec mes collègues, des éducateurs bien plus âgés que moi, nous avons vu arriver en courant deux grands jeunes hommes légèrement dévêtus et échevelés se précipiter sur le toboggan en hurlant... Cela a provoqué une sidération chez les enfants et chez mes collègues. De façon spontanée, je suis allée à leur rencontre en les accueillant au bas du toboggan en leur tendant la main. Puis je les ai accompagnés à l'échelle pour refaire un tour et je les ai à nouveau accueillis en bas du toboggan et ils sont repartis sans souci rejoindre leur groupe. L'éducateur, responsable de ces deux jeunes et paniqué de les avoir « perdus de vue », m'a demandé comment j'avais réussi à les toucher car ils

refusaient tout contact. Je n'ai pas été en mesure de lui répondre, je ne savais pas moi-même, la seule chose que je peux dire, c'est que je n'ai pas eu peur de leurs réactions. » *Dany G.*

« Merci pour vos retours concernant la question évoquant « les conseils ». C'est très intéressant de constater que vous répondez chacun de manière différente à la difficulté à être dans "le conseil », peut-être pour éviter d'être dans "des recettes toutes faites » ? Alors peut-être le conseil à donner est qu'il n'y en a pas à recevoir, et que chacun puise dans ses compétences, ses savoirs, ses savoir-faire, savoir-être et ses valeurs afin d'être "un bon praticien" car la seule personne qui puisse répondre à cette question est peut-être la personne que l'on accompagne ? » Concetta P.



« Alors, concernant « les conseils », peut-être n'ai-je pas été suffisamment précis, mes amies, j'aimerais corriger cette impression de ne pas vouloir « donner des conseils ».

Au cours de ma vie professionnelle, surtout comme professeur à la faculté, c'était absolument nécessaire de « donner des conseils ». Mais ! Je n'ai pas **donné** des conseils, je pouvais **conseiller**. Pour moi, conseiller est **un processus commun**, ensemble, l'étudiante et son professeur. Chercher : le problème, les questions, les chemins d'une solution, des moyens, et en même temps être à l'écoute de sa propre motivation, de son propre intérêt... Comme avec les parents pendant mon travail plus pratique.

Aujourd'hui, je n'ai plus trop l'occasion d'échanger avec les parents et les étudiantes, parfois encore avec quelques collègues. Mais cela reste toujours un

processus de consultation entre deux personnes. » [Andreas F. - photo de Andreas](#)

« Je trouve très juste ce que dit Andreas. Effectivement pour moi aussi c'est complètement différent de dire "donner un conseil" ou "conseiller". **Conseiller** peut s'appliquer aux "suivis pratiques" comme vous dites en France. On fait ce qu'explique Andreas : c'est un processus commun pour trouver des idées, des solutions, des réponses, etc... En allemand on dit "Fachberatung" pour "conseiller" et "Ratschläge geben" pour "donner des conseils" Et ce n'est pas la même chose. » [Thérèse M.](#)

Pour conclure ce dialogue croisé, pourriez-vous choisir un objet (dans votre maison) qui parle de vous en lien avec votre parcours, votre cheminement dans l'approche ou qui vous rappelle une anecdote, un souvenir lors d'une rencontre avec des stagiaires, des professionnels, des personnes handicapées... et en dire quelques mots.



« Voici mon objet. C'est celui qui m'a le plus marquée en lien avec mes débuts de formation lorsque j'y ai intégré l'approche de la stimulation basale. C'était une

institution dans les Landes qui était considérée comme maltraitante à l'époque. J'ai accompagné pendant trois années les équipes et le résultat a été inespéré, l'institution a réussi à changer son regard et son approche. Les équipes m'ont offert cette vachette landaise, qui est réputée dans leur région pour foncer et jouer mais sans détruire ou attaquer. Et elles ont écrit la phrase suivante : « *merci Dany pour avoir foncé avec nous. Vous êtes une vraie vachette landaise* ». [Dany G.](#)



« L'objet : c'était un médecin pédiatre qui a eu l'idée. C'était dans la période pré-électronique.

A l'intérieur, il y a un mécanisme d'horlogerie pour le remonter. Puis on entend des sons courts et secs, comme un claquement. Environ soixante fois par minute. Le pédiatre l'avait développé pour aider les enfants qui "criaient" à s'endormir. J'ai découvert que nos enfants étaient très attentifs à cette source sonore "sèche". Mieux qu'une voix, mieux que la musique, c'était une découverte surprenante et utile. Le petit appareil est maintenant dans l'exposition consacrée au quarantième anniversaire de la scolarisation des enfants polyhandicapés qui a eu lieu en fin d'année et que vous n'avez malheureusement pas pu voir à cause de la pandémie. Il a un attrait minimaliste pour moi. » [Andreas F.](#)

« C'est intéressant effectivement Andreas, et cela correspond à une étude dont j'ai eu connaissance (il y a plus de 20 ans) au sujet de l'effet des bruits aigus et bas sur des enfants ayant un comportement agité. Dans mes souvenirs les sons "bas" (ou "profonds") étaient accompagnés de bercements, (donc le son et le

mouvement), en lien avec un rythme lent, et les sons aigus provoquaient plus "l'étonnement attentif". Je me souviens de cette expression particulière. Ce qui "sidérait" l'enfant avec une écoute sans mouvement et sans tension musculaire. Ensuite je me souviens que, dans cette étude, les enfants se calmaient à condition qu'il y ait une répétition du même son pendant trois minutes au minimum, espacée régulièrement. Pour certains enfants il se calmaient et s'endormaient après répétition de trois fois trois. Pour d'autres, les séquences devaient se répéter un plus longtemps sans jamais dépasser un nombre de répétitions supérieures à 6 ou 7. Cependant, un environnement calme et une lumière pratiquement inexistante étaient de rigueur. Cela fonctionnait plus ou moins chez des personnes avec "TED". Je me souviens aussi d'une situation évoquée par une maman à la Réunion. Elle avait trouvé le moyen pour endormir son enfant d'utiliser le son d'un oiseau particulièrement aigu, mais très régulier, qu'elle avait enregistré et qu'elle passait en boucle le soir. Elle avait eu également l'idée de proposer le temps de sieste à l'extérieur. Dans le silence, elle avait vu son enfant s'arrêter de gesticuler dans le hamac et s'endormir calmement (et après avoir observé à plusieurs reprises !). Voilà ...encore des souvenirs qui remontent avec cet objet. » *Dany G.*

« Encore un « supplément », mes chères amies. Chez les enfants polyhandicapés, nous avons observé un effet paradoxal : Ils étaient attentifs, vigilants avec une intention visible de s'orienter vers la source des sons. Comme je l'ai écrit, Concetta, on peut comparer le son de cet objet avec le son d'un métronome, absolument monotone. » *Andreas F.*

« J'ai enfin trouvé mon objet : c'est un dessin. Pendant de nombreuses années, en Suisse romande, je proposais des modules

d'approfondissement. C'étaient toujours des groupes super-sympas, très motivés et pour moi des expériences très agréables, car je pouvais m'appuyer sur leurs connaissances et leurs expériences de l'approche. Lors de ces modules, j'ai souvent utilisé le dessin comme moyen didactique dans des contextes divers. Je proposais alors aux participants de dessiner de façon individuelle la représentation qu'ils avaient de l'approche. J'ai conservé certains dessins que je n'arrivais pas à jeter. Voilà celui d'une participante. » *Thérèse M.*



Merci chaleureusement à Andreas, Thérèse et Dany pour cet interview.

Concetta Pagano, 2021